

Activité : Partir d'un jeu de cartes pour sensibiliser au questionnement sociologique « Comment est structurée la société française actuelle ? »

Objectif : partir des représentations des élèves sur la manière dont est structurée et hiérarchisée la société française actuelle afin d'avoir une première approche des notions d'**espace social** et de **distances sociales** (inter- et intra-classes)

Article scientifique de référence dont s'inspire l'activité de sensibilisation (à l'usage des professeurs) :

LES CATÉGORISATIONS ORDINAIRES DE L'ESPACE SOCIAL FRANÇAIS

Une analyse à partir d'un jeu de cartes

Jérôme Deauvieau, Étienne Penissat, Cécile Brousse et Cyril Jayet

Presses de Sciences Po | « [Revue française de sociologie](#) »

2014/3 Vol. 55 | pages 411 à 457

Support : un jeu de 33 cartes (par groupe de 4 à 6 élèves) à placer sur deux tables collées l'une à l'autre (ou sur une partie du tableau, en utilisant des aimants). Le nombre de cartes peut être réduit (un jeu, assez proche, à 8 cartes est proposé à la page 158 du manuel Hatier).

Durée de l'activité : 1h30

30 minutes pour le classement des cartes / 20 minutes pour la justification des choix de classement par chaque groupe (debriefing oral en temps limité par deux élèves « rapporteurs ») / 40 minutes pour le travail sur les notions d'espace social et de distance sociale à partir des travaux du sociologue Pierre Bourdieu.

Les consignes :

Étape n°1 : En prenant en compte les informations sur les cartes et votre connaissance des professions, le jeu consiste à **regrouper les personnes** qui, selon vous, ont des **positions équivalentes dans la société**. Le nombre de groupes doit être inférieur ou égal à 10 et vous pouvez mettre le nombre de cartes que vous souhaitez dans chacun des groupes. Le temps pour réaliser cette première partie du jeu est de 20 minutes.

Étape n°2 : **choisissez un nom pour chaque groupe de cartes** puis sélectionnez, dans chaque groupe de cartes, la carte qui vous semble la plus **représentative** de ce groupe. 5 minutes.

Étape n°3 : **placez ces cartes les unes par rapport aux autres** sur la table selon le(s) critère(s) de votre choix. 5 minutes.

Étape n°4 : **justifiez vos choix brièvement à l'oral** (nom des groupes, positions des cartes les unes par rapport aux autres). 2 minutes.

Pendant ce travail en groupe, le professeur passera dans les groupes pour expliciter certaines caractéristiques : par exemple, les diplômes (CAP, BEP, bac professionnel, etc) ou encore le statut d'emploi (CDI, CDD, intérim). Il veillera au respect du timing.

Transition : plusieurs logiques de classement sont possibles, selon des critères différents. Probabilité forte que la dimension professionnelle soit un critère récurrent de classement, avec une distinction indépendants/salariés, et une hiérarchie au sein du salariat. Le secteur d'activité peut aussi être central dans le choix de classement. [Voir les conclusions de l'article scientifique, en annexe]. L'âge et le sexe seront probablement moins déterminants.

En principe, chaque groupe aura eu tendance à « hiérarchiser » et pas seulement « différencier » les individus les uns par rapport aux autres.

Face à ces « représentations ordinaires du monde social » livrées par les élèves, le professeur peut insister sur la dimension subjective ou hasardeuse du classement (ce qui prépare déjà à la notion

d'identification subjective qui sera étudiée plus tard dans la séquence) et proposer aux élèves de découvrir une démarche sociologique particulière dont le but est représenter plus objectivement, avec des critères clairement identifiés, un espace des positions sociales. Ce sera l'occasion de faire un rappel sur les critères de classification des **PCS** (notion étudiée en première).

Rappel : La classification en PCS, établie par l'INSEE, classe la population active en un nombre restreint de grandes catégories présentant une certaine « **homogénéité sociale** » au regard des critères suivants : profession exercée, secteur d'activité, statut (indépendant ou salarié), position hiérarchique, niveau de diplôme, qualification professionnelle, taille de l'entreprise. Faire retrouver aux élèves les 6 PCS d'actifs, à illustrer avec quelques cartes du jeu. Par « homogénéité sociale », on entend que des personnes regroupées dans une même PCS sont susceptibles d'avoir des comportements ou des opinions analogues.

Document : l'espace des positions sociales et des styles de vie selon Pierre Bourdieu

Le professeur projette le document distribué aux élèves, et présente les 3 dimensions permettant de classer les individus selon Bourdieu :

1ère dimension (axe vertical) : la quantité de ressources économiques et culturelles (à résumer éventuellement avec les termes « argent » et « culture et diplômes »)

2ème dimension : la répartition relative de ces ressources (relativement plus d'argent que de culture, ou l'inverse)

3ème dimension (à l'aide d'une flèche vers le haut ou vers le bas) : groupe social en déclin ou en ascension (première approche de la mobilité sociale qui sera étudiée dans un autre chapitre)

Le professeur précise que l'enquête, datant des années 1970, s'est appuyée sur des enquêtes sociologiques variées (données statistiques, questionnaires, entretiens, observations diverses, etc). Des styles de vie typiques ont été identifiés dans cet espace social (pratiques sociales, goûts et opinions), et mis en correspondance avec les positions sociales (assimilées aux PCS).

Dans sa représentation de l'**espace social**, Pierre Bourdieu a identifié des « classes dominantes », des « classes moyennes » et des « classes populaires » : demander aux élèves d'entourer les PCS correspondant à ces classes puis de positionner, à partir du jeu de cartes, au moins une personne dans chacune de ces classes (en justifiant le choix).

Faire alors émerger la notion de **distance inter-classes** : un individu appartenant à telle PCS aura une probabilité plus importante d'avoir telle ou telle pratique sociale ou tel ou tel goût, ce qui le rapprochera de telle autre PCS mais l'éloignera de telle autre.

Faire émerger ensuite la notion de **distance intra-classes** : au sein d'une même « classe » (par exemple, la classe dominante), on observe des distances sociales importantes qui peuvent être mesurées par des goûts opposés, par exemple, en matière de pratiques culturelles (théâtre, cinéma, etc).

Enfin, indiquer que les positions sociales ne sont pas figées, et que les individus peuvent se déplacer dans cet espace social. Concrètement, ils peuvent réduire les **distances sociales** qui les séparent de certains groupes sociaux. On peut l'illustrer par l'ascension sociale d'un ouvrier qui a bénéficié d'une formation professionnelle (déplacement sur l'axe vertical) ou alors par l'acquisition d'œuvres d'art contemporaines par un riche commerçant (déplacement sur l'axe horizontal).

Préciser également que la vision de l'espace social de Bourdieu a fait l'objet d'un **débat** entre sociologues, et que des sociologues ont proposé d'**autres visions de l'espace social** (par exemple, en forme de toupie, avec H. Mendras ou en forme de cercles concentriques, avec M. Halbwachs, ou encore sous forme de strates, avec W. L. Warner). D'**autres critères**, qui n'apparaissent pas dans l'espace social selon Bourdieu, sont à prendre en considération (par exemple, l'âge et le sexe).

La bonne maîtrise de ces notions constitue un préalable à l'apprentissage de l'objectif plus analytique (OA n°3) qui sera de comprendre les enjeux du débat sociologique sur la pertinence d'une approche en termes de classes sociales, en particulier l'évolution des distances inter- et intra-classes

Pour finir, demander aux élèves de rédiger une définition des notions suivantes : position sociale, espace social et distance sociale (à confronter / à valider) . La bonne maîtrise de ces notions constitue un préalable à l'apprentissage de l'objectif plus analytique (OA n°3) qui sera de comprendre les enjeux du débat sociologique sur la pertinence d'une approche en termes de classes sociales, en particulier l'évolution des distances inter- et intra- classes

Position sociale : place occupée par un individu dans la société (= statut social)

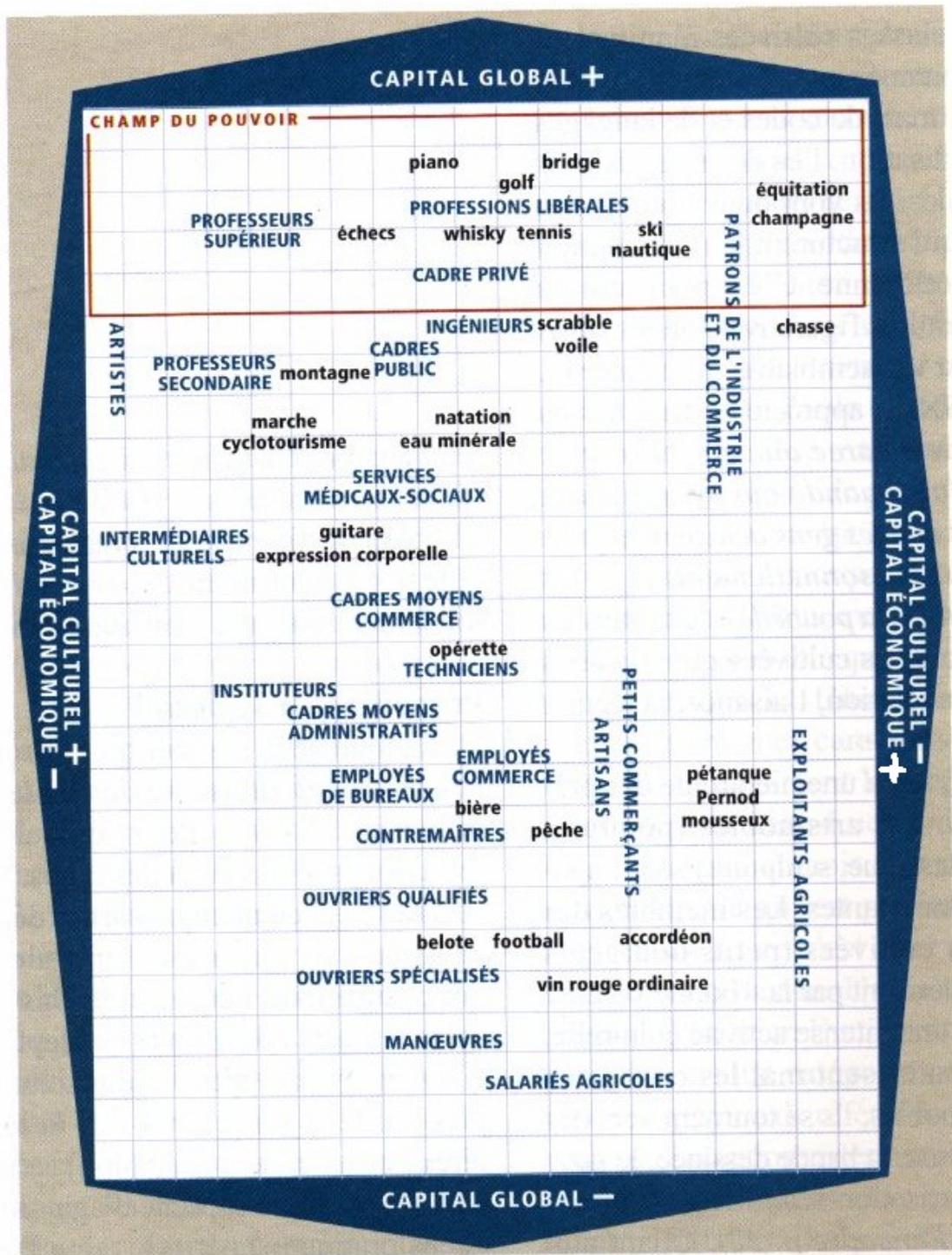
Espace social : façon dont les sociologues décrivent la société comme un espace où les individus et les groupes sociaux sont répartis les uns par rapport aux autres en fonction de critères comme le revenu, la profession, le diplôme, etc.

Distance sociale (à ne pas confondre avec « distance géographique » ou « distanciation sociale , physique») : distance qui sépare des groupes dans un espace social ou des individus au sein de ces groupes, et qui se mesure par la plus ou moins grande homogénéité / ressemblance des pratiques, des activités, des goûts et des opinions.

Transition avec la suite du cours : savoir identifier la multiplicité des facteurs de structuration et de hiérarchisation de l'espace social...

ANNEXE

Document : l'espace des positions sociales et des styles de vie selon Pierre Bourdieu



Source : La Distinction.
Les données datent des années 60-70.

Jeu de cartes (extrait de l'article de référence) :

ANNEXE 1. - Le jeu de cartes

TABLEAU A1. - Le jeu de cartes

N° de carte	Prénom	Profession	Sexe	Âge	Statut	Diplôme	Nombre de salariés (établissement)	Responsable (encadrement)	Activité (établissement)
01	Aurélië	Pharmacienne	F	26	Salariée en Cdi	Bac + 6	-	Non	Pharmacie
02	Catherine	Infirmière	F	44	Fonctionnaire	Bac + 2	-	Non	Lycée
03	Jérôme	Ingénieur	H	48	Salarié en Cdi	Bac + 5	-	Non	Production d'électricité
04	Monique	Vendeuse	F	21	Salariée en Cdi	Bac professionnel	-	3 personnes	Vente de meubles
05	Cyril	Maçon	H	33	À son compte	Sans	Sans	-	Travaux de maçonnerie
06	Caroline	Serveuse	F	45	Salariée en Cdi	BEP	-	Non	Restaurant
07	Georges	Enseignant	H	50	Fonctionnaire	Bac	-	Non	Collège
08	Reda	Maçon	H	23	Salarié en Cdi	Bac professionnel	-	Non	Construction de maisons
09	Mickaël	Commercial	H	40	Salarié en Cdi	Brevet des collèges	-	Non	Transport international
10	Kamel	Agent de sécurité	H	23	Salarié en Cdi	Bac + 4	-	Non	Gardiennage
11	Angélique	Femme de ménage	F	50	Salariée en Cdd	CEP	-	Non	Nettoyage - Entretien
12	Noëlle	Commerçante	F	51	À son compte	Bac	Sans	-	Vente de vêtements
13	Maria	Aide-soignante	F	38	Fonctionnaire	Bac + 2	-	Non	Hôpital
14	Anthony	Mécanicien auto	H	36	Salarié en Cdi	BEP	-	Non	Réparation automobile
15	Wayne	Technicien de maintenance	H	34	Salarié en Cdi	Bac professionnel	-	Non	Construction automobile
16	Corinne	Couturière	F	50	Salariée en Cdi	Sans	-	Non	Fabrication de vêtements
17	Hélène	Préparatrice en pharmacie	F	25	Salarié en Cdi	Bac technologique	-	Non	Pharmacie
18	Sabine	Employée de libe-service	F	34	Salarié en Cdi	Sans	-	Non	Boulangerie-pâtisserie
19	Franck	Plombier-chauffagiste	H	40	Salarié en Cdi	BEP	-	2 personnes	Installation d'eau
20	Nicolas	Chef des ventes	H	34	Salarié en Cdi	Bac + 2	-	3 personnes	Commerce de gros
21	José	Cariste	H	33	Intérimaire	Sans	-	Non	Fabrication de pneus
22	Maryse	Secrétaire	F	33	Salariée en Cdi	Brevet des collèges	-	Non	Agence immobilière
23	Michel	Agriculteur	H	51	À son compte	Sans	Sans	-	Culture et élevage
24	Cécile	Professeure des écoles	F	28	Salariée en Cdi	Bac + 3	-	Non	École primaire
25	Jean-Claude	Gérant de société	H	46	Employeur	CAP	3 salariés	3 salariés	Vente de matériel agricole
26	Lynda	Employée de bureau	F	49	Salariée en Cdi	CEP	-	Non	Travaux de maçonnerie
27	Marie-Françoise	Assistante de direction	F	59	Salariée en Cdi	Brevet des collèges	-	Non	Production de médicaments
28	Christophe	Chauffeur-livreur	H	30	Salarié en Cdi	CAP	-	Non	Fabrication d'aliments
29	Françoise	Exploitante agricole	F	60	Employeur	Bac + 2	6 salariés	6 salariés	Marâtchage
30	Sébastien	Cuisinier	H	41	Salarié en Cdi	CAP	-	7 personnes	Restauration collective
31	Guy	Magasinier	H	51	Salarié en Cdi	CAP	-	Non	Commerce d'automobiles
32	Régis	Agent de salubrité	H	57	Fonctionnaire	Sans	-	Non	Commune
33	Pierre	Directeur technique	H	36	Salarié en Cdi	Bac professionnel	-	10 personnes	Télécommunications

<p>Carte n°1 Aurélié Pharmacienne 26 ans Salariée en CDI Bac + 6 Pharmacie</p>	<p>Carte n°2 Catherine Infirmière 44 ans Fonctionnaire Bac + 2 Lycée</p>	<p>Carte n°3 Jérôme Ingénieur 48 ans Salarié en CDI Bac + 5 Production d'électricité</p>	<p>Carte n°4 Monique Vendeuse 21 ans Salariée en CDI Bac professionnel Encadrement de 3 personnes Vente de meubles</p>	<p>Carte n°5 Cyril Maçon 33 ans À son compte Sans diplôme Travaux de maçonnerie</p>
<p>Carte n°6 Caroline Serveuse 45 ans Salariée en CDI BEP Restaurant</p>	<p>Carte n°7 Georges Enseignant 50 ans Fonctionnaire Bac Collège</p>	<p>Carte n°8 Reda Maçon 23 ans Salarié en CDI Bac professionnel Construction de maisons</p>	<p>Carte n°9 Mickaël Commercial 40 ans Salarié en CDI Brevet des collèges Transport international</p>	<p>Carte n°10 Kamel Agent de sécurité 23 ans Salarié en CDI Bac + 4 Gardiennage</p>
<p>Carte n°11 Angélique Femme de ménage 50 ans Salariée en CDD CEP Nettoyage – Entretien</p>	<p>Carte n°12 Noëlle Commerçante 51 ans À son compte Bac Vente de vêtements</p>	<p>Carte n°13 Maria Aide-soignante 38 ans Fonctionnaire Bac + 2 Hôpital</p>	<p>Carte n°14 Anthony Mécanicien auto 36 ans Salarié en CDI BEP Réparation automobile</p>	<p>Carte n°15 Wayne Technicien de maintenance 34 ans Salarié en CDI Bac professionnel Construction automobile</p>
<p>Carte n°16 Corinne Couturière 50 ans Salariée en CDI Sans diplôme Fabrication de vêtements</p>	<p>Carte n°17 Hélène Préparatrice en pharmacie 25 ans Salarié en CDI Bac technologique Pharmacie</p>	<p>Carte n°18 Sabine Employée de libre- service 34 ans Salarié en CDI Sans diplôme Boulangerie- pâtisserie</p>	<p>Carte n°19 Franck Plombier- chauffagiste 40 ans Salarié en CDI BEP Encadrement de 2 personnes Installation d'eau</p>	<p>Carte n°20 Nicolas Chef des ventes 34 ans Salarié en CDI Bac + 2 Encadrement de 3 personnes Commerce de gros</p>
<p>Carte n°21 José Cariste 33 ans Intérimaire Sans diplôme Fabrication de pneus</p>	<p>Carte n°22 Maryse Secrétaire 33 ans Salariée en CDI Brevet des collèges Agence immobilière</p>	<p>Carte n°23 Michel Agriculteur 51 ans À son compte Sans diplôme Culture et élevage</p>	<p>Carte n°24 Cécile Professeure des écoles 28 ans Salariée en CDI Bac + 3 École primaire</p>	<p>Carte n°25 Jean-Claude Gérant de société 46 ans Employeur CAP Encadrement de 3 salariés Vente de matériel agricole</p>
<p>Carte n°26 Lynda Employée de bureau 49 ans Salariée en CDI CEP Travaux de maçonnerie</p>	<p>Carte n°27 Marie-Françoise Assistante de direction 59 ans Salariée en CDI Brevet des collèges Production de médicaments</p>	<p>Carte n°28 Christophe Chauffeur-livreur 30 ans Salarié en CDI CAP Fabrication d'aliments</p>	<p>Carte n°29 Françoise Exploitante agricole 60 ans Employeur Bac + 2 Encadrement de 6 salariés Maraîchage</p>	<p>Carte n°30 Sébastien Cuisinier 41 ans Salarié en CDI CAP Encadrement de 7 personnes Restauration collective</p>
<p>Carte n°31 Guy Magasinier 51 ans Salarié en CDI CAP Commerce d'automobiles</p>	<p>Carte n°32 Régis Agent de salubrité 57 ans Fonctionnaire Sans diplôme Commune</p>	<p>Carte n°33 Pierre Directeur technique 36 ans Salarié en CDI Bac professionnel Encadrement de 10 personnes Télécommunications</p>		

Extraits de la conclusion de l'article scientifique de référence :

Catégorisations ordinaires et instituées

Les résultats avancés dans cet article confortent mais aussi complètent certaines conclusions tirées par L. Boltanski et L. Thévenot (1983) il y a trente ans. Ces sociologues insistaient en effet sur le fait que les enquêtés avaient tendance à classer les cartes selon une logique du « maraboutdeficelle », agrégeant les cartes les unes aux autres et changeant fréquemment de critères de classement. À tel point qu'ils concluaient sur le fait que « les tas résultant de cette procédure ne peuvent être considérés comme homogènes au regard d'un critère ou d'une définition logique » (Desrosières et Thévenot, [1988] 2002, p. 53). L'observation directe de la passation de notre jeu de cartes a montré que la plupart des enquêtés tâtonnent, agrègent certaines cartes selon une logique « maraboutdeficelle », en mettant d'autres de côté, et reviennent ensuite les classer dans les groupes plus facilement constitués. Cela indique effectivement qu'ils n'ont pas, pour la plupart, appliqué strictement des critères définis *a priori*. Sur ce point, nos conclusions sont convergentes.

Toutefois, ne confondons pas démarche de classement et principe classificatoire. Le constat précédent ne peut conduire à l'affirmation selon laquelle il n'existerait pas de logiques typiques et relativement cohérentes de classement, autrement dit un sens social, voire un sens des divisions sociales, commun aux individus enquêtés. La quantification des résultats des classements à partir du principe de distance entre les cartes permet précisément de mettre au jour ces logiques typiques. Ainsi, le fait que les classements fabriqués soient presque réductibles aux enquêtés n'empêche pas qu'une majorité d'entre eux partagent des principes communs de découpage du monde social. S'il ne faut pas surestimer leur cohérence, qui n'est que l'expression d'une moyenne des distances entre les

cartes, il ne faut pas non plus nier leur existence. Il existe bien des types de catégorisation qui, tout en étant souples dans leur application, n'en relèvent pas moins de la mise en œuvre de quelques logiques stables de classement.

[...]

L'examen de ces catégorisations ordinaires conduit à relever la place centrale de la dimension professionnelle. Lorsque l'on observe les résultats du jeu au niveau le plus agrégé, la distinction indépendants/salariés, puis la hiérarchisation du salariat sous l'angle des emplois occupés ressortent comme le mode dominant de structuration de l'espace socioprofessionnel. Ce résultat est confirmé au niveau des variations individuelles des logiques de catégorisation : autour de 80 % des enquêtés ont réalisé des classements qui reposent sur la dimension professionnelle, dans son versant activité professionnelle ou secteur d'activité de l'entreprise, ou dans son versant hiérarchisation des emplois (logiques 1 et 2). Bien sûr, ces deux façons de classer les professions ne sont pas sociologiquement équivalentes. Le fait de privilégier l'entrée par l'activité véhicule une vision plutôt horizontale de la société, incitant à minorer les hiérarchies professionnelles, là où l'entrée par la qualification des emplois conduit au contraire à insister sur les hiérarchies sociales et sur la distinction entre salariés et indépendants.

Par extension, les logiques de classement mobilisées confirment qu'il existe encore aujourd'hui des formes de convergence entre les manières ordinaires de catégoriser le monde social et les critères sous-jacents à la construction de la nomenclature des PCS. En effet, une part importante des enquêtés a réalisé des classements distinguant les salariés des indépendants et des employeurs, et proposant une dimension hiérarchique tout en la combinant avec des dimensions relatives au milieu professionnel et/ou au secteur d'emploi (public/privé), ce qui correspond assez bien aux critères de construction de la PCS. De plus, comme l'avaient déjà montré A. Coxon puis D. Joye et F. Lorenzi-Cioldi, les catégorisations de l'espace social sont difficilement réductibles à un principe unique puisqu'elles combinent plusieurs dimensions. Les logiques hiérarchiques (selon la qualification ou le volume de capital culturel ou économique supposé) et des logiques plus horizontales, par exemple l'appartenance à des métiers ou à des domaines professionnels, sont très souvent articulées plus qu'opposées. Ce type d'articulation était d'autant plus réalisable que la consigne du jeu pouvait être lue au sens d'une proximité des expériences de travail (travailler dans le même domaine professionnel, dans les mêmes institutions ou entreprises) et/ou de milieu social (appartenir au même groupe ou à la même classe sociale).

Autre sensibilisation possible :

Extrait d'un ouvrage de [Nicolas Renahy](#), [Les gars du coin \(2010\)](#).

Octobre 1998, un vendredi soir. Après une journée de travail difficile dans la scierie qui l'emploie comme manœuvre, Hervé veut se changer les idées. À vingt-quatre ans, sans petite amie, c'est un jeune homme discret, sensible, plutôt solitaire mais toujours prêt à « donner la main », dit-on de lui. Comme ses amis sont à l'entraînement de football, il propose à Renaud, son jeune frère, de les accompagner, lui et sa bande de copains, dans leur virée en boîte. Sa vieille 205 sera bien utile pour effectuer les trente kilomètres, et pour laisser Renaud à temps « en ville » le lendemain matin, car ce dernier doit prendre un train afin de se rendre à sa convocation aux « trois jours ». Ils partent à cinq ou six, les deux voitures se suivent.

Plus tard, le lendemain, les amis raconteront que, ce soir-là, Hervé a « pas mal bu », et aussi qu'il était très fatigué. Il a même dormi un bon moment sur les canapés de la boîte. Il a fallu le réveiller pour rentrer. Il a alors dansé un peu comme pour secouer sa fatigue. Puis, vers cinq heures du matin, les deux frères sont remontés dans la 205, reprenant la route sous une forte pluie d'automne. Les copains ont suivi mais ont rapidement été distancés : Hervé roulait plus vite que d'habitude afin de ne pas rater le train de Renaud. À un moment donné, la voiture a disparu au bout de la route. Une grande ligne droite suivie d'un virage plutôt facile. Quand les copains arrivent, la 205 est enroulée contre un arbre, broyée. Pour Renaud, il est déjà trop tard. Hervé décédera dans les heures qui suivront.

Le choc est immense dans les environs. La nouvelle paraît dans l'édition du dimanche du journal régional. Le patronyme Dupuis, répandu dans les cantons alentours, est très fréquent à Foulange, une petite commune de l'est de la France. Les gens cherchent à situer la famille élargie de ces deux frères. Au sein du village, bien sûr, tout le monde connaissait l'un ou l'autre, ou bien était collègue de leur mère à l'usine de câblerie. Six cents habitants, c'est suffisamment peu pour que tous se situent, de près ou de loin. On s'informe des circonstances du drame, on évoque la fatalité (le suicide de leur père il y a dix ans) ou bien encore les précédents drames de la route qui ont touché les jeunes des environs il y a six mois, il y a cinq ans... On ne s'y attend jamais, on n'ose l'envisager pour ses proches. Là, deux frères, on peine à y croire.

Hervé était ouvrier. Il habitait chez sa mère, dans le village où il était né. Après un passage dans un centre d'apprentissage où il avait obtenu un certificat d'aptitude professionnelle (CAP) de plâtrier, il avait trouvé un CDD de quelques mois chez un artisan du bois, dans une petite scierie voisine. Puis il avait effectué son service militaire. De retour dans sa famille, il était resté presque un an au chômage. À défaut de trouver une meilleure situation, plus adaptée à sa qualification et moins pénible, il avait fini par retourner voir son précédent patron. Ce dernier, qui avait gardé un très bon souvenir de lui, l'avait embauché en CDI (« pour de vrai », comme certains disent aujourd'hui).

Son père, disparu, était ouvrier. Il avait travaillé dans différentes entreprises des environs, comme maçon ou pompiste. Il avait débuté sa vie professionnelle dans l'usine locale, l'usine Ribot (spécialisée dans la fabrication de fourneaux de cuisine), où ses propres parents étaient ouvriers au montage. L'histoire familiale est liée au salariat dans la petite industrie, comme la majorité des habitants de Foulange : jusqu'aux années 1970, les deux tiers des actifs étaient ouvriers chez Ribot. En 1981, lorsque l'usine est fermée par le groupe industriel qui l'avait rachetée quelques années plus tôt, le chômage apparaît brutalement dans la famille Dupuis. Comme un tiers de la population communale, les oncles d'Hervé partent, tandis que son père et ses grands-parents attendent que s'améliore la situation de l'emploi local. Ce qui ne se produit que lentement et de manière partielle. En regard de la situation antérieure, l'assurance de « vivre et travailler au pays » (slogan des licenciés de 1981) a disparu.

Hervé et ses semblables, élevés au village sans autre héritage que celui d'ouvriers ruraux peu qualifiés – une connaissance pratique de techniques apprises et transmises « sur le tas », ont connu une insertion professionnelle difficile depuis les années 1980. La plupart sont partis tenter leur chance en ville. Certains ont cru en l'école, d'autres ont misé sur leur réseau villageois pour entrer dans les nouvelles PME : la Société métallurgique foulangeoise (SMF), qui a repris la production de fourneaux, et la Compagnie du câblage français (CCF), une usine de câblerie automobile dépendante d'un groupe international. Comme pour la plupart des enfants d'ouvriers français de

cette période, leur entrée dans la vie active a été longue et semée d'embûches (2). Contrairement aux enfants des banlieues urbaines, ils ont « souffert en silence », oubliés, presque invisibles : dans le débat public, qui dit jeunesse en difficulté sous-entend « jeunes de banlieue ». En France, l'image de la banlieue est associée à celle des « classes dangereuses » et inquiétantes, susceptibles de produire émeutes et délinquance. C'est de ces populations qu'ont émergé dans l'espace public, au fil des générations et après les apaches de 1910, blousons noirs, loubards, punks, rappeurs : autant de figures sociales de la jeunesse populaire banlieusarde qui ont contribué à définir une « culture jeune ». Les jeunes ruraux, lorsqu'ils sont pris en considération (et qu'ils ne sont pas perçus uniquement comme « ploucs »), apparaissent comme le négatif de leurs homologues urbains : moins formés, moins cultivés...

Certains éléments déterminant l'insertion sociale sont certes propres à la campagne. Ils touchent essentiellement à l'isolement : distance culturelle et éducative par rapport à la ville, ses lieux de formation et de culture, ses opportunités d'ascension sociale. La campagne a aujourd'hui un sens sociologique du point de vue des jeunes qui l'habitent en ce qu'elle est majoritairement peuplée par les classes populaires : l'insertion professionnelle s'y effectue plus souvent au bas de l'échelle sociale, et marque sans doute à long terme les itinéraires (3). Tandis que l'agriculture ne constitue plus depuis longtemps un avenir probable (4), les secteurs de l'industrie et de la construction continuent à structurer fortement l'emploi rural (5). Autrement dit, c'est en tant qu'espace privilégié de reproduction du monde ouvrier que le cadre rural nous intéresse ici.

Le contexte rural et sa faible densité résidentielle peuvent favoriser une forte interdépendance des groupes sociaux. « Ici, tout le monde se connaît », entend-on encore souvent dire à la campagne. « Être du coin » signifie être connu, reconnu pour ses compétences particulières qui ne sont pas forcément professionnelles, situé dans un espace social en fonction de ses occupations, de son origine sociale et familiale. La réputation renvoie à des lieux (tel village, tel hameau, telle maison), à des réseaux (alliances et filiations familiales, affinités amicales, générationnelles), mais aussi à des institutions (entreprises privées ou services publics, municipalités et associations). Elle est le signe de l'appartenance à un territoire aux limites sans cesse redéfinies : autour de ce que Marcel Maget appelait les « étoiles d'interconnaissance » (6) se diffusent les ragots dont on se plaint mais que l'on transmet. Les notables locaux des instances publiques, économiques ou confessionnelles entrent dans cette logique puisqu'ils sont nécessairement en contact avec la plupart des résidents, quelle que soit leur catégorie sociale d'appartenance. Cette relation peut être fréquentation ou évitement, alliance ou confrontation, mais elle est incontournable. De tels rapports de domination personnalisés favorisèrent idéalement les pratiques paternalistes de sédentarisation et de formation des ouvriers ruraux.

« Avant, c'était le paternalisme » : cette expression, souvent entendue durant l'enquête, est une manière, pour les enquêtés, d'indiquer une rupture avec un temps qui n'a plus cours et qui fut brutalement désigné comme « dépassé » lorsque journalistes, syndicalistes et hommes politiques vinrent en masse à Foulange lors de la fermeture de l'usine Ribot. Il s'agit de marquer une distance avec cet « avant », cette relation de dépendance entretenue si longtemps avec un patron grand bourgeois, ce « vieux père Ribot » qui guettait le salut de « ses » ouvriers depuis le perron du « château », qui remarquait les absents à la messe du dimanche. Du début du xix^e siècle à la fin des années 1960, des forges aux fourneaux, l'histoire industrielle de Foulange a été celle des descendants Ribot, châtelains villageois et entrepreneurs nourriciers. Dans un environnement immédiat principalement agricole, Foulange constitua dès lors un univers un peu à part, un monde ouvrier soumis pour certains à des « seigneurs », mais qui, de l'intérieur, pouvait permettre de stabiliser des itinéraires précaires *via* le salariat, de faire sa place au sein d'un collectif ouvrier, d'installer un foyer dans une cité patronale, de voir ses enfants assurés d'une formation professionnelle précoce mettant à distance l'incertitude du lendemain. L'acceptation d'un rapport social souvent paternaliste allait de pair avec la possibilité d'acquérir et de transmettre des savoir-faire spécifiques dont la rareté faisait la richesse, ou bien de voir ses descendants gravir les échelons du « système », et finalement obtenir une « bonne situation », ici puis ailleurs.

Jusqu'aux années 1970, la France du xx^e siècle était façonnée de tels territoires industriels qui, autour de mines, d'une usine, d'un arsenal, offraient un cadre d'expression privilégié à la condition ouvrière. Malgré des conditions de travail souvent difficiles, la stabilité des localisations d'emploi

permettait la construction d'une relative homogénéité de groupe, autour de la pratique professionnelle bien sûr, mais aussi du travail à côté, des loisirs, de rapports de voisinage entremêlés à ceux de parenté. Une « culture populaire » (au sens que lui donnait Richard Hoggart (7)) émergeait de cette stabilité, dans la valorisation d'un « nous » familial opposé à un vaste « eux », mais également par les commérages, dans l'expression des fiertés et jalousies inhérentes à l'« exigence d'égalité » qui structure les rapports d'interconnaissance (8). Sans avoir disparu, ce cadre a été remis en cause par l'évolution de l'industrie contemporaine.

Car, en quelque trois décennies, l'économie locale s'est profondément métamorphosée. Foulange constitue de ce point de vue une illustration exemplaire des transformations de l'industrie contemporaine et, en corollaire, de la condition ouvrière. Au début des années 1970, l'entreprise familiale de cuisinières est vendue à un groupe français d'électroménager. En moins de dix ans, malgré l'apparent prolongement de l'ancienne usine (peu de changements dans l'organisation du travail et dans le type de recrutement de la main-d'œuvre), ce groupe modifie profondément la nature des relations entre patrons et ouvriers. Les appartements en cités locatives construites par le patronat Ribot dans l'entre-deux-guerres sont vendus à leurs occupants, le soutien aux nombreuses associations locales est abandonné, tandis que, parallèlement, le mouvement de massification scolaire conduit à ce que ce ne soit progressivement plus l'usine locale qui forme son personnel, mais l'école. Avec la vente de l'usine Ribot, le patronat s'est rapidement désengagé des relations de proximité entretenues avec la population villageoise... avant de finalement fermer l'usine en 1981. S'ensuit une décennie de crise de l'emploi. Le chômage massif se résorbe lentement, notamment parce que beaucoup de familles de chômeurs quittent le village et ses environs. La structure du groupe ouvrier est touchée : les lignages les plus enracinés voient le fondement de leur légitimité anéantie ; la compétence, le savoir local ne sont plus reconnus (9). Si bien que, lorsque l'industrie devient de nouveau pourvoyeuse d'emplois au cours des années 1990, la crise de reproduction ouvrière est entérinée et la reprise industrielle ne touche qu'à la marge les populations du village.

C'est cette réalité que cet ouvrage s'attache à analyser, comparable à un « déracinement » (10) : celle d'une nouvelle classe ouvrière délocalisée. L'enquête explore en détail les conséquences de la profonde reconfiguration de la relation d'emploi, qui correspond à une phase intense de recomposition sociale, vécue individuellement comme une épreuve par les jeunes plus démunis (comme Hervé). Mais tous ceux qui, comme lui, sont « restés au village » ont dû l'affronter.

[En mars 2003, lors d'un entretien enregistré avec Sylvain (enquêté de vingt-neuf ans, ouvrier du bâtiment et principal informateur de l'enquête (11)), nous reparlons pour la première fois depuis cinq ans du décès de son cousin Hervé. L'accident est survenu six mois après celui d'un autre ami d'enfance de Sylvain, « Balou ».

C'était l'année 1998, Balou est parti au mois de février, Hervé est parti au mois d'octobre, là aussi c'était une année dure. Dur, dur, dur ! Parce que Hervé, c'était pareil, c'était... C'était un appui, c'était un cousin, c'était un pote... Et puis voilà, quand tu partages du temps avec des personnes comme ça, que tu partages énormément de choses, et que du jour au lendemain on te les enlève, eh ben tu as une partie de toi qui part. Tu te demandes ce que tu vas faire après. Même si à c't'époque-là, j'avais mes enfants, j'avais Suzanne, je me suis posé des questions... J'ai eu un vide, un grand vide. Très, très grand vide... Et c'est des choses qui te font encore plus mûrir, je trouve. C'est des choses que tu dois connaître... Enfin, que tu dois connaître... Que la vie est censée te faire connaître quand tu as cinquante, soixante ans. À notre âge, c'était un peu tôt, quoi.

Comment les amis d'Hervé expliquent-ils sa disparition ? Pour Sylvain, la réponse est claire : « Ce qui l'a tué, c'est le boulot... Fallait voir les semaines qu'il se tapait ! Comme moi, on bosse tous les deux comme des fous ! [...] C'était un costaud, l'Hervé ! 1,5 g [d'alcool dans le sang], c'était rien pour lui. Non, c'est l'boulot qui l'a tué. Il n'en pouvait plus, c'est tout... » Mots de solidarité : Sylvain met en avant la pénibilité du travail de manœuvre de son ami ; il défend dans le même temps les pratiques déviantes d'Hervé, qui sont aussi les siennes. D'autres diront qu'il les excuse. Peu importe : notre propos se situe ailleurs puisque nous désirons dans cet ouvrage montrer comment, à partir d'un réseau d'amis et d'apparentés, une génération issue du monde ouvrier peine à s'insérer dans une vie professionnelle et matrimoniale stable, et quelles peuvent être les conséquences dramatiques de cette situation. De cette difficulté découle, dans certaines conditions, une prise de

risque, une mise en danger de soi qui peuvent avoir pour fondement une volonté de « s'annuler soi-même comme sujet social »(12). Portée à son seuil ultime, cette volonté se rapproche du phénomène du suicide, que l'on sait depuis longtemps révélateur du degré de dépendance des individus à l'égard des pressions sociales : son taux augmente lorsqu'une société connaît un déficit d'intégration (13). Dit autrement, être intégré signifie « non seulement être relié à ses semblables, mais surtout participer activement à ce qui dans une société donnée constitue le foyer de la vie sociale » (14). Trente ans d'effondrement des bassins industriels font que les « nouvelles classes dangereuses (15)» le sont peut-être, d'abord, pour elles-mêmes.

Au sein du monde ouvrier, les cadres traditionnels de socialisation masculine (valeurs de virilité qui s'expriment au travail ou dans un loisir institué tel que le football, qui avaient comme socle et condition de réalisation une nette division des rôles sexués à la base de la famille ouvrière), toujours partiellement actifs, sont néanmoins profondément remis en cause. La rupture entre générations ouvrières, la confrontation à d'autres modes de vie et la diffusion de pratiques plus spécifiquement juvéniles ont déstabilisé les modes anciens de reproduction du groupe ouvrier. Le temps de la « vie de garçon » s'est allongé... Sans être systématique, la consommation juvénile de drogues (tabac, alcool, cannabis, ecstasy le plus couramment) apparaît néanmoins symptomatique de l'affirmation forcenée d'une culture propre, à travers des pratiques festives qui célèbrent un entre-soi masculin protecteur face à une précarisation collective sur le marché du travail, mais aussi, et parfois surtout, face à un marché matrimonial qui s'est fortement détérioré. Assiste-t-on à l'émergence d'un célibat ouvrier, tout comme la crise de la paysannerie française des années 1950-1960 s'était notamment traduite par le développement d'un célibat paysan ?(16)

Le cas d'Hervé est, à ces multiples égards, éclairant. En première approximation, sa prise de risques au volant peut être perçue comme « inconsidérée », d'autres diront même qu'elle relevait d'une certaine inconscience (17). Il est sorti en boîte de nuit malgré sa fatigue. Porté par l'ambiance de la soirée, il a bu et fumé avant de s'endormir, si bien que Renaud se trouve en retard pour prendre son train. D'où son effort pour tenter, au volant, de rattraper ce retard. Mais si l'on veut comprendre cet « accident », c'est l'ensemble de la situation sociale du conducteur qu'il s'agit de prendre en compte : à la fois un état récurrent de fatigue physique et morale (lié au « boulot ») et une série de « frustrations » professionnelles et relationnelles. L'accident de voiture d'Hervé s'enracine, en fait, dans une véritable crise morale personnelle dont un des ressorts les plus profonds (et secrets) tient sans doute à son manque de succès auprès des filles. Pour comprendre l'attitude d'Hervé, il faut décrire et analyser ce milieu social, si particulier et méconnu, des jeunes ouvriers ruraux d'aujourd'hui. Pour ce faire, l'ouvrage explore, sur un terrain donné (Foulange), les diverses facettes de leur mode de vie et de leur socialisation (scolaire, résidentielle, professionnelle).

Un jeune homme qui meurt accidentellement dispose en principe d'un réseau relationnel riche : le temps de l'enfance, des copains, des activités ludiques est encore proche et régulièrement réactivé. Mais la densité de ces réseaux est inégalement distribuée et les itinéraires des deux frères, brusquement mis en parallèle, en sont un exemple. Hervé possédait ainsi une position presque marginale au sein de l'espace villageois : il n'était membre d'aucune association, était connu de tous mais ne disposait que de peu de réels amis. La situation de son jeune frère (benjamin d'une fratrie de cinq enfants) en était presque l'antithèse. Renaud, qui effectuait une formation de maçon en alternance, allait être embauché par l'entreprise qui l'avait accueilli en stage. Il était membre de l'association de jeunes sapeurs-pompiers du village et possédait un réseau d'amis dense au sein de l'espace local. Pour reprendre les termes d'Erving Goffman, Renaud possédait une « territorialité situationnelle et égocentrique (18)» riche.

Très rapidement, l'accident des deux frères devient un événement villageois. Au cours du week-end, des réunions spontanées se mettent en place au café. Celle du dimanche soir (lendemain des décès) réunit soixante personnes. Via l'installation de plusieurs boîtes aux lettres dans le village, il y est décidé de faire une quête pour venir en aide à la mère des défunts. L'argent récolté (plus de 4 000 francs en douze heures) servira également à acheter des roses qui seront distribuées à chacun des « jeunes » présents à l'enterrement. Puis tout le monde (« les copains ») ira sur les lieux de l'accident, de nouveau avec des roses, et une couronne sera déposée sur l'arbre contre lequel la voiture d'Hervé s'est écrasée.

On le voit, c'est une solidarité de génération qui se met en place dans l'urgence. Sylvain et sa femme Suzanne, le cousin Fred et sa petite amie Patricia font partie des personnes les plus empressées à solliciter cette solidarité, qu'ils sont d'ailleurs les plus aptes à prendre en charge. Leur âge en fait des aînés des jeunes mobilisés, mais surtout ils se trouvent dans une position d'intermédiaires entre une jeunesse locale soudainement unie et visible et la parenté active des défunts, ce qui les incite à fédérer l'effervescence collective. Les roses viennent matérialiser un groupe large et lâche, qui comprend les amis et groupes d'âge de chacun des deux frères. Se crée ainsi un vaste groupe de « jeunes », âgés de seize à vingt-cinq ans pour la majorité. Il s'agit de rassembler les « bandes » de Renaud et d'Hervé, celle du premier étant de loin la plus fournie, afin, notamment, d'atténuer les distances sociales et générationnelles et la responsabilité d'Hervé dans l'accident (« Ça aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre nous », disent ainsi Fred et Sylvain). L'institutionnalisation rapide de la « jeunesse du village » se manifesterait lors de la cérémonie religieuse qui attire une foule nombreuse, où les amis des deux frères auront une place privilégiée, juste derrière la famille. Cérémonie qui tend à rendre les décès « acceptables » en les intégrant dans le cycle funéraire normalisé : les deux frères n'étaient pas baptisés et il a fallu négocier l'enterrement religieux avec le curé. Ainsi l'accident a-t-il comme corollaire la construction de l'« événement (19) ». Le décès de deux jeunes du village devient l'événement dramatique qui réunit et institue le temps d'une cérémonie une jeunesse locale au-delà de ses différences sociales internes. Or cette visibilité soudaine est aussi celle de pratiques déviantes et moralement répréhensibles. En s'associant au deuil collectif des jeunes et en s'abstenant publiquement de se prononcer sur les causes de l'accident, chacun reconnaît la réalité des pratiques déviantes qui l'ont en partie provoqué. Aux yeux de tous, dans l'espace local, apparaissent officiellement des pratiques qui, même si elles sont souvent dissimulées aux parents (et aux générations plus âgées), n'en sont pas moins connues ou suspectées. La leçon de l'événement prend, ce jour, une grande acuité : à présent, la jeunesse du village est bel et bien une jeunesse en danger, à qui il arrive de boire immodérément et de consommer des drogues, une jeunesse perceptible à travers la crise qu'elle traverse et sa capacité à se détruire.

Le développement de pratiques déviantes à la campagne ne touche bien sûr pas l'ensemble des jeunes villageois de manière identique. Hervé, en tant que manœuvre (situé en bas de l'échelle sociale locale), avait bien plus de chances d'être touché, au plus profond de lui-même, par le processus de dévalorisation sociale du monde ouvrier. Mais son destin dramatique n'est pas pour autant le seul fruit de propriétés singulières, individuelles : face à la paupérisation pratique et symbolique de l'ensemble des classes populaires, il manifeste les difficultés actuelles des groupes villageois (familiaux, amicaux, professionnels) à protéger leurs membres... et donc à se reproduire. À partir de la reconstitution d'itinéraires singuliers, mais également d'observations de moments collectifs, cet ouvrage s'efforcera de comprendre, au-delà de tel ou tel agent social, la nature de cette crise de reproduction, dont les manifestations sont multiples (et ne touchent pas tous les enfants d'ouvriers de la même manière selon la position sociale et les capitaux mobilisables par chacun) : échec scolaire, difficultés rencontrées pour intégrer le marché du travail, des groupes constitués de défense des ouvriers, mais aussi pour trouver un conjoint et accéder à l'indépendance...

Une première partie s'attache ainsi à décrire ce que signifie le fait d'être socialisé dans un tel cadre, de grandir dans une campagne paupérisée dans les années 1980 et 1990. Comment des trajectoires individuelles se différencient-elles dès l'enfance ? Comment le choix des formations s'opère-t-il ? Quel rapport se met en place avec le monde urbain et ses lycées professionnels ? Le fait de rester sédentaire ne va pas de soi, il dépend des opportunités rencontrées mais est également le fruit d'une construction sociale. L'exemple de la pratique du football amateur nous montrera comment un groupe d'hommes arrive à définir, mettre en scène et transmettre les critères de ce qu'« être du coin » veut dire.

La deuxième partie s'intéresse au monde du travail industriel contemporain, notamment dans son lien au territoire sur lequel il est implanté. Foulange a cette particularité de posséder aujourd'hui deux usines. L'une (la SMF) produit des fourneaux et embauche des hommes dans son atelier ; l'autre (la CCF) est une câblerie automobile qui salarie principalement des ouvrières. L'emploi local paraît donc assuré. Néanmoins, lentement, les entreprises se détournent des réseaux villageois, phénomène qui va de pair avec une crise des critères « autochtones » de légitimité ouvrière au travail. Cette crise a d'ailleurs pris sa source bien en amont de l'univers usinier actuel lorsque, au

début des années 1980, les enfants du village ont connu leur père chômeur, voyant ainsi se rompre le lien étroit, lentement tissé depuis le début du xix^e siècle, entre l'industrie et les populations communales. Entrer à l'usine ne va aujourd'hui plus de soi et, entre l'industrie et le village, une lente dissociation est en cours.

La dernière partie de l'ouvrage vise à analyser les groupes primaires (au sens de premiers : groupes des proches et parents) en crise au-delà de la seule sphère usinière, à partir de deux pans de la vie sociale qui nous paraissent essentiels au renouvellement d'un groupe social. C'est d'abord du côté de l'intimité que nous nous pencherons, en observant toutes les difficultés éprouvées par les jeunes hommes du village à trouver une compagne et à s'installer en couple de manière pérenne. Fragilisés dans leur masculinité, inquiets quant à leur condition sociale et à leur avenir, ils prolongent longtemps des relations de bande, dernier rempart contre leur prolétarianisation. Cet état dépasse le cadre de l'intimité et a notamment des conséquences profondes en matière de perception de sa propre situation dans un ensemble plus large. Si les générations précédentes ont connu des cadres institués donnant sens à cette perception, les partis et syndicats communistes ont brutalement cessé d'être représentés à Foulange suite à la fermeture de l'usine en 1981. Le chapitre 7 décrit les modalités de cette extinction, puis se penche sur le rapport des jeunes à la politique : au-delà de la crise du militantisme, c'est l'ensemble du cadre villageois qui a cessé d'être un référent partagé. S'ensuivent de profondes incompréhensions entre générations ouvrières.

Ce milieu rural avait vu l'émergence d'une « aristocratie » ouvrière tout au long du xx^e siècle. Cette aristocratie s'éteint aujourd'hui progressivement. Mais la crise de l'emploi des décennies 1980 et 1990 n'aura pas fait disparaître brutalement ce monde ouvrier singulier. En s'intéressant à l'enfance, à l'adolescence et surtout à la jeunesse, on perçoit qu'il se reproduit malgré tout : les références propres au monde ouvrier survivent, et s'adaptent.

Élevé dans les environs de Foulange, ayant fréquenté enfant son club de football puis sa chorale, j'ai pu bénéficier tout au long de cette enquête d'un accueil familial et chaleureux sur le terrain. Sans l'héritage d'un capital social particulier (cf. annexe) et les vertus émancipatrices de l'école républicaine, j'aurais sans aucun doute pu moi aussi être un « gars du coin ». Cette position particulière d'observateur impliqué m'a permis d'accéder à des « mondes privés (20) » que j'espère ne pas trahir en en faisant la matière première de cet ouvrage. L'écriture n'a pas eu pour but de juger ceux que j'ai longuement côtoyés, qui font partie de mon histoire, mais simplement, en tentant de les comprendre, de leur rendre hommage...]

Notes

[1] Les noms de lieux, de personnes et d'institutions cités ont été modifiés afin de respecter l'anonymat des enquêtés.

[2] S. Beaud et M. Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Fayard, Paris, 1999.

[3] En 1999, plus d'un Français de 15-24 ans sur trois vit « à la campagne » (entendue ici comme le regroupement de l'ensemble des communes de moins de 10 000 habitants et qui offrent moins de 5 000 emplois dans la France de 1999 les communes de l'« espace à dominante rurale » et du « périurbain » du zonage en aires urbaines : INRA-INSEE, *Les Campagnes et leurs villes*, INSEE coll. « Contours et caractères », Paris, 1998). À 25 ans, le statut d'ouvrier concerne plus de 60 % des hommes ruraux actifs (44 % des citadins) et 18 % des femmes rurales actives (9 % pour les urbaines). À cet âge et quel que soit le sexe, la différenciation des professions entre villes et campagnes est donc énorme : 42 % des actifs ruraux sont ouvriers, contre 27 % des urbains. Les jeunes ruraux qui ne se sont pas urbanisés sont moins diplômés que les urbains : les premiers majoritairement titulaires de BEPC, CAP ou BEP, les seconds davantage titulaires d'un bac général et accédant plus à l'enseignement supérieur. On mesure ainsi le fort ancrage populaire du monde rural et de sa jeunesse sédentaire (sources : INSEE, RP 1999. Traitements CESAER).

[4] Cf. P. Champagne, *L'Héritage refusé. La crise de la reproduction sociale de la paysannerie française 1950-2000*, Seuil, Paris, 2002. Par souci de cohérence, mais surtout du fait des spécificités du village enquêté, il ne sera pas question des agriculteurs dans notre propos.

[5] Cf. F. Aubert et M. Blanc, « Activités économiques et emplois : le rural refuge de secteurs déclassés ou milieu attractif ? », in P. Perrier-Cornet (dir.), *Repenser les campagnes*, Aube/DATAR, La Tour-d'Aigues, 2002, p. 173-193. C. Gagné, V. Piguet et B. Schmitt (in « Évolution de l'emploi

- industriel rural *versus* urbain : une analyse structurelle-géographique sur données françaises », *Revue d'économie régionale et urbaine*, 1, 2005, p. 3-30) précisent que les « territoires ruraux attirent des firmes appartenant plutôt à des secteurs ayant fortement subi la crise industrielle ».
- [6] M. Maget [1955], « Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques », *Cahiers d'économie et de sociologie rurales*, 11, 1989, p. 79-91, et M. Maget, « Problèmes d'ethnographie européenne », in J. Poirier, *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1968, p. 1246-1338 : l'auteur note (p. 1321) qu'au sein du groupe d'interconnaissance « tout le monde est connu depuis l'enfance et dans son ascendance. L'étranger y est immédiatement repéré et mis en observation ».
- [7] R. Hoggart [1957], *La Culture du pauvre*, Minuit, Paris, 1970, et [1988] *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, EPHE/Gallimard-Seuil, Paris, 1991.
- [8] Cf. F. Weber, [1989], *Le Travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, EHESS, Paris, 2001.
- [9] Jean-Noël Retière insiste sur le fait que « l'enracinement local, l'autochtonie en soi, ne présente aucune garantie de distinction sociale ». Ce n'est en effet que lorsque « l'ancienneté résidentielle [...] se combine à des compétences statutaires particulières » que sont conférés à l'autochtone « un savoir indigène », une « connaissance et une reconnaissance locales ». J.-N. Retière, *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief en Bretagne 1909-1990*, L'Harmattan, Paris, 1994, p. 114-115.
- [10] Au sens que Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad donnaient à ce terme en analysant la situation des paysans kabyles de l'Algérie des années 1950 : « Sorte d'émigration sur place », le déracinement « fait du paysan empaysanné un exilé sur sa propre terre, "un émigré chez lui" : le changement de contexte entraîne la dévaluation des vertus paysannes, inutiles et comme déplacées. » P. Bourdieu et A. Sayad, *Le Déracinement*, Minuit, Paris, 1964.
- [11] Voir en annexe la description de son parcours et de notre relation, au centre de l'enquête.
- [12] P. Pinell, « Les usages sociaux des drogues », in H. S. Becker (dir.), *Qu'est-ce qu'une drogue ?*, Atlantica, Anglet, 2001, p. 97-107.
- [13] E. Durkheim [1897], *Le Suicide*, PUF, Paris, 1986.
- [14] C. Baudelot et R. Establet [1984], *Durkheim et le suicide*, PUF, Paris, 2002, p. 98.
- [15] S. Beaud et M. Pialoux, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Fayard, Paris, 2003.
- [16] P. Bourdieu, *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Seuil, Paris, 2002.
- [17] Elle condense tous les facteurs actuellement les plus « accidentogènes » en France, notamment pour la catégorie des 15-24 ans qui compte le plus de victimes de la route (26 % des tués en 2003 ; première cause de décès pour cette tranche d'âge) : conduite de nuit en campagne (environ 70 % des accidents mortels se produisent sur les routes nationales et départementales, hors agglomération), consommation d'alcool (d'après les données de la Sécurité routière, « plus de la moitié des accidents mortels des nuits de week-end sont imputables à l'alcool »), vitesse excessive par temps de pluie... (sources : ministère de l'Équipement).
- [18] E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 2 tomes, Minuit, Paris, 1973.
- [19] Dont on reprend ici la définition proposée par Alban Bensa et Éric Fassin : « [L'événement] ne se donne jamais dans sa vérité nue [...], il n'existe pas en dehors de sa construction [...] Le changement de rythme qu'impose l'événement marque une nouvelle temporalité, qui altère les rapports au passé et à l'avenir. À partir de cette coupure, le champ de la mémoire et celui du possible sont rouverts par référence à de nouveaux principes d'intelligibilité ». Cf. A. Bensa et E. Fassin, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38, 2002, p. 5-20.
- [20] O. Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, PUF, Paris, 1990.

[Nicolas Renahy](#) , Introduction, [Les gars du coin \(2010\)](#), pages 17 à 30

Demander aux élèves de faire la liste de tous les éléments pris en compte par Nicolas Renahy pour tracer le portrait d'Hervé. Vous pouvez utiliser un code couleur en attribuant une couleur par facteurs.

Demander aux élèves comment est-ce qu'il situerait Hervé dans l'espace social.

L'objectif étant au final de faire la liste de tous les éléments pris en compte pour tracer le portrait d'Hervé qui sont les différents facteurs de structuration et de hiérarchisation de l'espace social.

Il est bien évidemment possible de ne garder qu'une partie du document.

Idée que les différents facteurs étudiés ne se superposent pas mais qu'ils interagissent entre eux ⇒ vision multidimensionnelle de l'espace social.

On constate qu'il **existe différents facteurs de structure possibles qui sont des facteurs de hiérarchisation**. Cela nous permet d'introduire **l'idée d'inégalités et donc de hiérarchisation selon différentes catégories**.

Travailler la fin du texte qui permet d'aborder les autres OA.

La fin montre des évolutions entre ouvrier hier et aujourd'hui.

La société ne cesse donc de se transformer. Les analyses de la structure sociale d'hier ne sont pas toujours pertinentes aujourd'hui.